

Études littéraires africaines

GURNAH, Abdulrazak, ed., *Essays in African Writing*, Oxford, Heinemann, 1. A Re-evaluation, 1993, xiv, 178 p. 2. Contemporary Literature, 1995, pp vii, 184



Jacqueline Bardolph

Number 4, 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1042384ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1042384ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bardolph, J. (1997). Review of [GURNAH, Abdulrazak, ed., *Essays in African Writing*, Oxford, Heinemann, 1. A Re-evaluation, 1993, xiv, 178 p. 2. Contemporary Literature, 1995, pp vii, 184]. *Études littéraires africaines*, (4), 32–34. <https://doi.org/10.7202/1042384ar>

légorie manichéenne de la femme Afrique, mère et/ou prostituée. Ce livre porté par une certaine passion se lit facilement, et les rapprochements faits entre les œuvres sont utiles. On peut reprocher à Stratton une connaissance insuffisante des critiques, en particulier venant d'Europe, qui ont étudié cet aspect de la littérature. Elle n'est pas la première, comme elle le croit, à souligner le silence des femmes chez Achebe, ni le machisme de la vision de Ngugi. Elle n'est pas la seule à s'intéresser aux femmes écrivains. Bessie Head, Ama Ata Aidoo ont été beaucoup étudiées et appréciées à leur juste valeur, et les romancières francophones font l'objet de nombreux textes critiques : si risque il y a, c'est plutôt dans ce cas celui de la surévaluation que de l'invisibilité critique. Enfin, peut-être à cause des nécessités croisées des programmes de "Black Studies" et de "Women's Studies" à New York où elle enseigne, les textes sont traités de façon trop indépendante de leur valeur littéraire, de leur imaginaire et de leur écriture singulière.

■ Jacqueline BARDOLPH

■ GURNAH, ABDULRAZAK, ED., *ESSAYS IN AFRICAN WRITING*, OXFORD, HEINEMANN, 1. A RE-EVALUATION, 1993, XIV, 178 P. 2. CONTEMPORARY LITERATURE, 1995, PP VII, 184.

Abdulrazak Gurnah, Tanzanien originaire de Zanzibar, enseigne à l'université du Kent. Il est connu pour ses critiques et ses cinq romans, dont l'un *Paradis* a été nommé pour le Booker Prize (1994) en Angleterre et traduit en français. Il est donc dedans et dehors, chercheur en Grande-Bretagne et peintre de la côte de l'Afrique de l'Est, romancier et analyste et c'est ce qui explique la liberté de ton des deux volumes. D'emblée, on remarque deux partis pris : d'abord, la diversité d'origine des textes, avec des écrivains francophones du Maghreb à côté des anglophones ; et d'autre part, la prépondérance des critiques extérieurs à l'Angleterre, qu'ils viennent d'Afrique ou même du Sri Lanka comme Neloufer de Mel analysant l'œuvre M.G. Vassanji, Indien de Tanzanie.

Le premier tome réexamine des textes très connus, sans respect excessif pour les grands textes fondateurs, ce qui est une attitude fort salutaire. Simon Gikandi relit Achebe et montre comment ses premiers romans ont réorganisé différents espaces africains dans la fiction ; le problème des contradictions entre vision régionale et nationale sera repris dans plusieurs articles. Gabriel Gbadamosi place *La route de Wole Soyinka* dans le contexte à la fois du théâtre en yoruba et de la situation politique au moment de la production de la pièce. Il montre bien à quel point l'œuvre est enrichie de la vision du monde yoruba mais surtout comment l'auteur dialogue avec sa propre culture, s'étant aventuré plus loin tout en continuant de voir le monde avec le regard propre de cette culture.

D'autres articles s'étonnent de ce que les premières lectures aient passé

sous silence certaines des rigidités ou œillères d'œuvres connues : n'a-t-on pas vu à l'époque le côté parfois très conservateur ou la défense de l'ordre patriarcal établi dans certaines défenses de l'authenticité ? Adewale Maja-Pearce regarde en face le racisme croissant qui appauvrit les romans d'Armah. Il limite la portée de sa vision en niant l'humanité du blanc et s'enfermant dans des fantasmes violents. Gurnah voit les mêmes réductions racistes dans les romans en Kikuyu de Ngugi comme dans sa pièce *The Trial of Dedan Kimathi*. Il s'interroge sur la transformation de l'ensemble d'une œuvre, attachante au début par ses hésitations, en une production autoritaire, comme si le romancier des derniers livres s'était investi de l'autorité patriarcale, autorité qui nie la complexité des situations, réduisant les zones de doute en fragmentant les problèmes.

Dans cette progressive rigidification, la figure du "patriote" finit par se parer d'attributs "macho".

Des contributions intéressantes d'Afrique du Sud lisent les textes connus avec plus de recul. Mark Kinkead-Weekes compare avec beaucoup de pertinence les nouvelles de Gordimer et Lessing, porteuses dans leur esthétique de fondamentales différences idéologiques. Frank M. Chipasula dit avec compassion le prix payé par Dennis Brutus dans ses années de détention : la souffrance est aussi celle de l'écriture. Comme on peut s'y attendre, des critiques spécialisés, comme Derek Wright sur Farah ou encore Terasa Dovey sur Coetzee, vont un peu plus loin dans l'approfondissement de leur interprétation de ces écrivains. Mariama B. et Jean-Baptiste Tati Loutard sont tous les deux bien mis en perspective dans le contexte. Un premier volume solide donc et qui peut ouvrir des débats.

Le deuxième recueil d'essais est aussi cohérent que le premier. Il fait aussi le choix de sélectionner des textes majeurs et représentatifs et d'étudier leur démarche esthétique et politique en insistant beaucoup sur le contexte. C.L. Innes donne le ton avec une comparaison rarement faite entre deux auteurs ghanéens, Ama Ata Aidoo et Ayi Kwei Armah. Selon elle, Aidoo va plus loin qu'Armah en réfutant la vision idéalisée de l'Afrique traditionnelle proposée par Nkrumah. Pour la romancière, il ne faut pas sous-estimer les inégalités dues aux classes sociales tout autant qu'au système patriarcal. Les deux écrivains présentent un pays séduit par l'Ouest et littéralement avalé par lui dans la frénésie de consommation ostentatoire qui détruit la vie citoyenne. Ils utilisent pour cela des images de digestion et d'excréments. C.L. Innes indique que Marechera et Dangarembga vont encore plus loin dans l'exploitation de ce réseau métaphorique avec leurs évocations de dévoration et d'anorexie. Justement ces deux écrivains du Zimbabwe, tous deux novateurs et marginalisés, sont examinés, en particulier pour les liens entre leur projet d'écriture et leur position idéologique. C'est à tort, dit Abdulrazak Gurnah, que l'on a pu reprocher à Marechera de composer des purs jeux d'images détachés de la réalité de son pays. Selon lui, le romancier et poète décrit admirablement par son écriture même la conscience aliénée et fragmentée du colonisé ou

la sienne avec un humour et une ironie douloureusement tournés vers lui-même. Caroline Rooney compare *La condition inquiète* de Tsitsi Dangarembga et *Bones* de Chenjerai Hove : en étudiant les images de la femme dans le Zimbabwe indépendant, elle met en lumière les contradictions peut-être inévitables inhérentes aux deux œuvres et remarque à quel point le roman de Dangarembga apparaît inachevé. Tout aussi incomplet aux yeux d'Ato Quayson est le célèbre livre de Ben Okri, *La route de la faim*, qui décrit une société non pas sous-développée mais immobilisée dans des cycles de développement interrompu. Deux articles sur des francophones par des anglophones attachent une importance particulière au contexte linguistique du Maroc et de l'Algérie et aux stratégies employées par Assia Djébar et Tahar Ben Jelloun. Pour Belinda Jack, Assia Djébar peut, à l'intérieur de la langue française, proposer des formes de subversion de la langue coloniale : "les textes 'polyphoniques' de Djébar nient la 'vision totalisante' ('wholeness') qui est si fondamentale pour l'assimilation culturelle" (p. 27). Lucy Stone McNeece fait une analyse très fouillée de *L'enfant de sable* de Ben Jelloun après avoir replacé l'écriture du romancier dans le contexte des débats linguistiques autour de la revue *Souffles*. Pour elle, ces textes ne sont pas seulement post-modernes par leur structure et leur technique. Il est nécessaire de les recontextualiser pour lire leurs racines arabo-berbères.

Par exemple, les personnages "aberrants" sont à lire comme des figures métanarratives. La démonstration précise (pp. 32-57) s'attache à souligner que Ben Jelloun use de modes de pensée traditionnels pour dire les problèmes contemporains.

Deux essais importants montrent le rôle actuel d'une poésie de dénonciation politique au Nigéria et au Malawi. Stewart Brown consacre une étude aux poètes nigériens qui sont restés dans leur pays malgré les difficultés pour "défier la Bête". Tanure Ojaide, Niyi Osundare, Odia Ofeimun composent des œuvres vigoureuses, bien diffusées et proches de la poésie orale vivante. Un essai pertinent de Craig Mackensie approfondit la lecture de l'inclassable Bessie Head.

En fin de compte, deux ouvrages importants en ce que tout en examinant le contexte et l'aspect fonctionnel des œuvres, leur idéologie explicite et implicite, ils prennent un recul critique suffisant pour porter des jugements, évaluer, dire les réussites et les innovations, mais aussi les contradictions et les impasses, en tentant d'en donner les causes.